

# NOTES DE LECTURE

## POÉSIE

Amelia ROSSELLI : *Variations de guerre*. Traduit de l'italien par Marie Fabre (Ypsilon, 23 €).

Une heureuse coïncidence m'a fait rencontrer sur le stand de la revue *Europe* au dernier Marché de la poésie, la jeune femme qui dirige les éditions Ypsilon. Nous avions parlé d'Amelia Rosselli avec Jean-Baptiste Para. Il se trouve que je l'avais lue dans l'édition italienne parue chez Garzanti avec une préface de Giovanni Giudici. Je pensais à un poème de Vivian Lamarque :

*Pourquoi transformer ce 11  
en un jour de marbre, le jour de la mort  
d'Amelia ?*

*et dis-le moi, tu le savais la veille que le 11  
février était aussi le jour de marbre de Sylvia<sup>1</sup>.*

Les lecteurs de la revue *Europe* connaissent déjà, par le cahier qui lui a été consacré dans le numéro d'avril 2012, la tragédie familiale qui a frappé Amelia Rosselli dans son enfance (son père et son oncle sauvagement assassinés par la Cagoule en 1937) et marqué au fer rouge toute son existence, jusqu'au suicide du 11 février 1996 (« hors du recoin de la mort un homme de fer sortait / son poignard — mais le vent emportait tout avec lui dans l'au-delà »). Jean-Baptiste Para l'évoque au seuil du présent livre. Marie Fabre, la traductrice des *Variations belliche* a bien analysé dans *Europe* la question de ce traumatisme (et celle du trilinguisme des origines) si important dans la genèse de cette langue poétique, son dynamisme, ses perturbations, tout ce qui la rend étrangère à elle-même.

*Née à Paris travaillée dans l'épopée de notre génération  
fallacieuse. Échouée en Amérique parmi les riches champs des possédants  
et de l'État étatique. Vécu en Italie, pays barbare.  
Fui l'Angleterre pays de sophistiqués. Pleine d'espoir  
Dans l'Ouest où pour l'heure rien ne croît*

Les lecteurs de la revue auront donc déjà pris connaissance, par les articles de Marie Fabre, Antonella Anedda et Andrea Zanzotto de ce qui fait la spécificité de cette expérience

1. Sylvia Plath, qui s'était suicidée le 11 février 1963.

poétique à peu près unique dans la poésie européenne du deuxième XX<sup>e</sup> siècle. Amelia Rosselli attendait son public français. Voici enfin ces *Variations de guerre* parues en Italie en 1963 dans la foulée de cet autre poème tout aussi stupéfiant qu'*La Libellule* (1959). Des poètes aussi considérables que Pasolini ou Giudici en avaient immédiatement souligné l'importance.

Je rappellerai ici quelques formules. Zanzotto : « Aucune vérité d'expérimentation, parce que respirer-survivre est déjà pour la personne, pour le *soma* d'où provient ce dire, une âpre et incessante tentative, une expérimentation ». Antonella Anedda : « Écriture en péril, en révolte, épouvantée et pour cela héroïque. [...] La dispersion tient serrée en son sein la nécessité de la variation. » Marie Fabre : « Une expérience de recherche unique », une langue soumise « à la liberté jubilatoire de la faute et des néologismes, aux mécanismes des associations (phoniques et analogiques) ».

Le lecteur français approchera tant bien que mal, grâce aux prouesses de la traductrice des *Variations belliche*, l'incandescence de cette révolte, de ce lyrisme extrême imposé par le désordre mental, la névrose, la crise, la souffrance intolérable, qui conduiront Amelia Rosselli à ce « jour de marbre » de février 1996.

Mais on ne peut rabattre l'écriture d'Amelia Rosselli ni sur les expériences d'écriture automatique des surréalistes français, ni sur les positions néo-avant-gardistes du « Groupe 63 » (Sanguinetti, Balestrini) qui lui semblèrent très vite trop théoriques, trop volontaristes.

Amelia Rosselli se bat avec le désordre, l'informe. Il revient à la poésie de leur donner rythme et mesure, de mesurer le désordre comme dans la musique contemporaine (rappelons encore l'importance de sa formation musicologique), à travers une structure mathématique (géométrique) et musicale qui vise à reproduire, à mimer le chaos du monde et de l'être. Je pensais aussi à une autre poète italienne de ce siècle, Maria Luisa Spaziani dont un recueil s'intitule précisément *Géométrie du désordre* et qui définit en des termes semblables ce « rôle » de la poésie : « C'est toute l'essence, la fonction de la poésie que de donner une forme (rythmique, métrique, numérique), au désordre des perceptions et des sentiments ».

*Dedans la grâce s'échappaient des chevaux apeurés. À l'intérieur de  
mes forces apeurées régnait le désordre : l'ordre de  
mon esprit*

C'est donc à juste titre que Marie Fabre a adjoint aux *Variations de guerre*, l'essai d'Amelia Rosselli intitulé *Espaces métriques* (1962).

Giovanni Giudici, dans sa préface au volume italien des *Poesie* (Garzanti, 1997), distingue quatre composantes essentielles dans cette écriture, qu'on reconnaîtra aisément dans ces *Variations de guerre* : une composante linguistique « de nature sismique et magmatique » (secousses, renversement, mouvement ondulatoire). Une composante de vie vécue où « l'expérience privée, naturellement liée à l'expérience de la maladie nerveuse », est consignée en références anonymes, sans visages, avec des accents qui ne sont pas sans rappeler l'écriture des grands mystiques. Une composante visionnaire et littéraire : utilisation de la tradition poétique italienne et au-delà, jeu du trilinguisme, collages, convocation « sur la page des vers des poètes morts jusqu'à les rendre vivants » (A. Anedda). Enfin une composante musicale que je viens d'évoquer, peut-être la plus importante (*Variations* doit être pris ici dans son sens musical) qui a son origine dans une solide formation à la théorie de la composition, et qui élargit singulièrement le domaine d'attention à une prosodie qui, bien que toujours maîtrisée par le rythme, même quand le vers semble confiner à la prose, tend à se donner à lire comme une partition où la ligne du vers serait métaphore du pentagramme.



Les *Variations de guerre* se présentent donc comme variation sur le thème unique d'une torture, d'une guerre tout intérieure (« Conditionnée à la mort elle rimait des vocabulaires torturants / avec une grande envie de pleurer »), motifs de récits semi-déliants où le *Je* dérape à tout instant vers le *Tu* et le *Il*, motifs de dérèglements imaginatifs, lexicaux, prosodiques se développant en une obstinée et obsessionnelle séquence musicale, et tendant vers une composition inachevée.

Le lecteur français est donc invité à s'engouffrer dans ces quelque 200 variations, à livrer son oreille, sa sensibilité et son intelligence de la langue, à ce déferlement d'accords, de signaux, à ce morse de la souffrance qui clignote à travers la matière en fusion de ces textes. Car c'est de liberté, de révolte, qu'elle nous parle : « la fierté était mon / hôpital. C'était mon idéal ! idéal transcendantal et transcendé / entre les essieux de la pauvreté. Furibonde, je rimais hors de la / liberté. » Ou encore : « On naît et l'on / résiste, — au service de la liberté. On meurt et l'on renaît, / peut-être au service de la liberté. On meurt et l'on renaît / à l'heure. »

Amelia Rosselli nous parle d'une guerre contre l'aliénation, le désespoir, l'ennui, la solitude et la mélancolie (« Embarque ta pitié vers d'autres rivages ») ; c'est d'une ouverture à la vie qu'il est question (« mais je trouvais la vie ! et la vie se révélait / avec ses fêlures internes : vrais miasmes de terreur »), d'une ouverture au sacré, mais à un sacré, à une mystique blasphématoire de l'amour qu'il faut à chaque texte réinventer (c'est dit explicitement p. 122), par la construction d'un « système » qui met en cage la douleur et le cauchemar, comme dans une prison piranésienne » (A. Anedda). Poèmes qui sont comme autant de labyrinthes sonores du sens, lequel émerge du vertige, des échos phoniques et sémantiques. Jamais il n'aura été aussi vrai de dire que la poésie est dans le langage et pas ailleurs. Non seulement la poésie mais le monde extérieur et intérieur. C'est que, comme l'écrit Jean-Baptiste Para dans sa préface : « La langue italienne fut moins pour elle une patrie qu'un ultime lieu d'asile... »

Il s'agissait de tenter l'impossible, de rendre perceptible à une oreille française la construction du poème faite presque exclusivement de glissements syllabiques, de vrais ou faux lapsus. Pasolini l'avait bien vu, et tout le monde à sa suite a collé cette étiquette de lapsus à la poésie d'Amelia Rosselli, bien qu'il dise à la fin de sa note : « Et j'ajoute que le thème des lapsus est un petit thème secondaire et dérisoire par rapport aux grands thèmes de la Névrose et du Mystère qui parcourent le corps de ces poèmes ».

Le texte final est une magnifique synthèse de tout ceci :

*Le monde entier est veuf s'il est vrai que tu marches encore  
le monde entier est veuf s'il est vrai. Le monde entier  
est vrai s'il est vrai que tu marches encore, le monde  
entier est veuf si tu ne meurs pas ! Le monde entier  
est mien s'il est vrai que tu n'es vivant que tu n'es  
qu'une lanterne pour mes yeux obliques. Aveugle je restai  
depuis ta naissance et l'importance du jour nouveau  
ne m'est que nuit dans ta distance. Aveugle je suis  
car tu marches encore ! Aveugle je suis que tu marches  
et le monde est veuf et le monde est aveugle si tu marches  
encore agrippé à mes yeux célestes.*

Il faut ici saluer l'exploit de la traductrice, Marie Fabre, qui a fait « le choix de se tenir au plus près de cette langue italienne quitte à rendre un français déstabilisé par elle », afin de nous offrir cette traduction *passionnée* (et passionnante) du texte sauvage (aux accents si souvent rimbaldiens) des *Variations belliche*. Il faut saluer le courage de ces petits

éditeurs qui, comme Ypsilon, n'hésitent pas à faire passer d'une langue à l'autre des textes difficiles et de surcroît poétiques, dans ce monde où la vérité de parole est vendue à l'encan. Je n'ajouterai qu'une chose : j'espère égoïstement que ce livre trouvera son public (se vendra bien) car j'attends maintenant la traduction de cet autre poème stupéfiant, *La Libellula* dont le sous-titre est « Panégyrique de la liberté ».

Claude ADELEN

Paul KEINEG : *Abalamour*. Dessins de François Dilasser (Les Hauts-Fonds, Brest, 16,50 €).

Il existe un écrivain de langue française qui vient de publier un livre rouge avec ce titre : *Abalamour*, inscrit en noir tout en haut, sur le bandeau blanc de la couverture. Il s'agit de Paul Keineg. Pour le lecteur, la surprise sera de découvrir qu'il a pratiqué la technique des hétéronymes, terme inventé par Fernando Pessoa, qui en avait fait le fondement de son œuvre. Paul Keineg montre qu'il a utilisé les surnoms de Dennielou et Lagatu pour ses ouvrages. Pour Yves Dennielou le texte est explicite, il reprend la forme de l'édition d'origine : *Le Mur de Berlin ou la Cueillette des mûres en Basse-Bretagne*. Cela commence ainsi :

*C'est quoi le pommier penché  
le sentier noir  
les visages mal léchés par l'amour  
encore cinq jours  
et je n'aurai plus à chanter sans amour  
à danser sans amour  
à descendre au jardin revêché qui colle aux souliers*

La Basse-Bretagne. Je précise de suite, pour la Bretagne, comme pour l'Angleterre et l'Irlande, qu'il faut raisonner d'Est en Ouest, et non comme les Ignorants et Voltaire, du Nord au Sud. J'ajoute que les natifs de ce Pays sont divisés en bavards, ceux de la Cornouaille en particulier, et en taiseux, plutôt situés dans le Léon et le Trégor. Mais la division des caractères est interne et se tient dans toutes les parties du territoire.

Pour Paul Keineg, on verra se déployer toutes les incidentes. Depuis le parleur et même le discoureur, et le taiseux souvent qu'une pudeur retient d'avouer, et la volonté cachée du rêveur solitaire. Il suffit de lire quelques strophes du premier texte pour se convaincre de la singularité armoricaine du conteur :

*La cueillette des mûres  
c'est la débâcle du mois d'août  
à petits gestes de couleur  
mais oui c'est moi  
agenouillé devant les ronces  
bras passés dans les orties  
les chardons  
et je m'assois les doigts pleins de sucre  
à écouter la grive*

PSEUDONYMES

Cependant je ne puis m'empêcher de songer à ces deux surnoms : Lagatu et Dennielou. On sait que le nom propre n'a pas de signification. Pour Bertrand Russell c'est : *a word for*